

VOIR PAGE 2 : HINDENBURG ET LUDENDORF INTERVIEWÉS

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.576. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

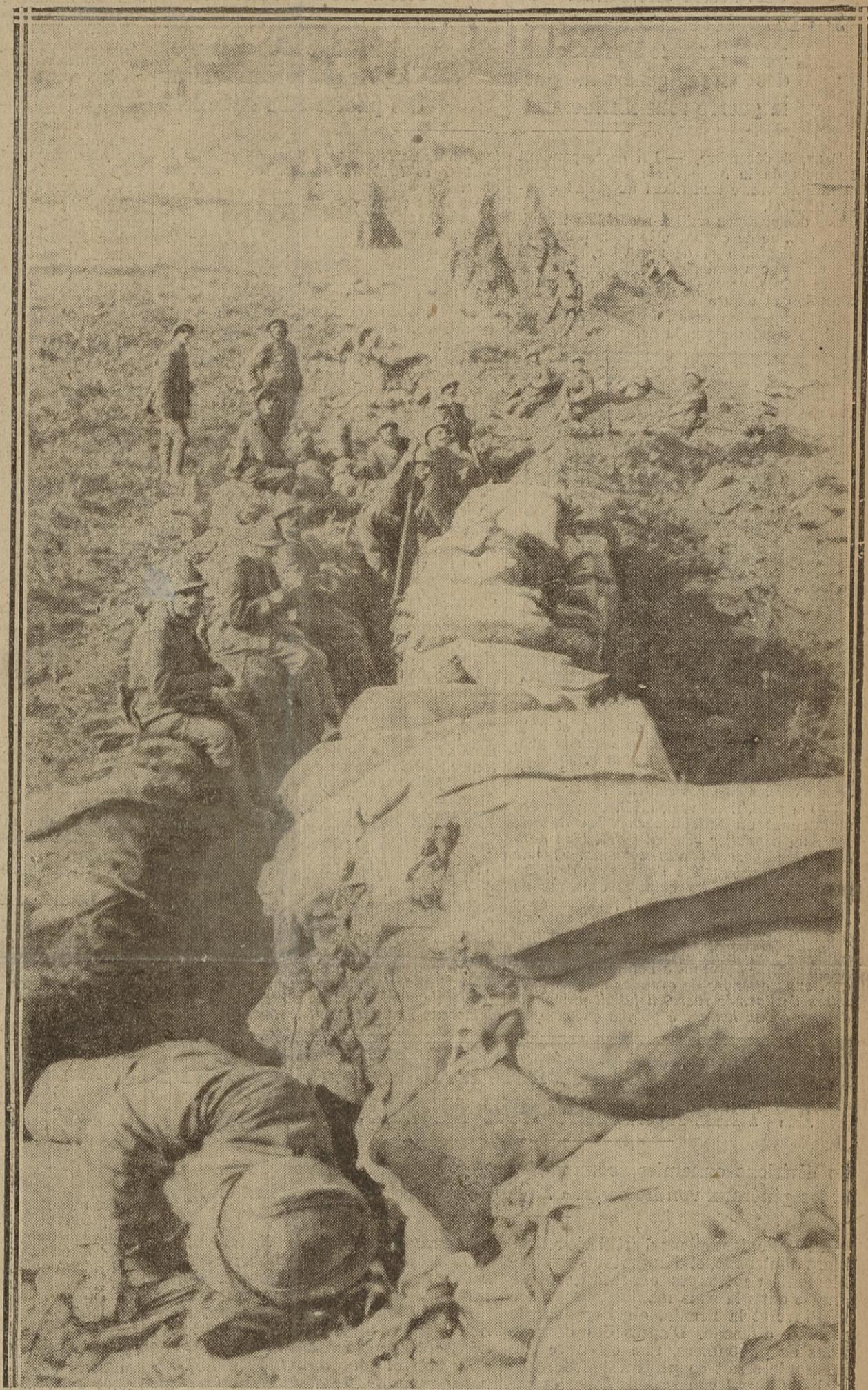
Mardi
4
DÉCEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 :: ::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^e des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

UNE VIOLENTE OFFENSIVE EST EN PRÉPARATION CONTRE LE FRONT ITALIEN



CONVOI EN RETRAITE TRAVERSANT UN VILLAGE

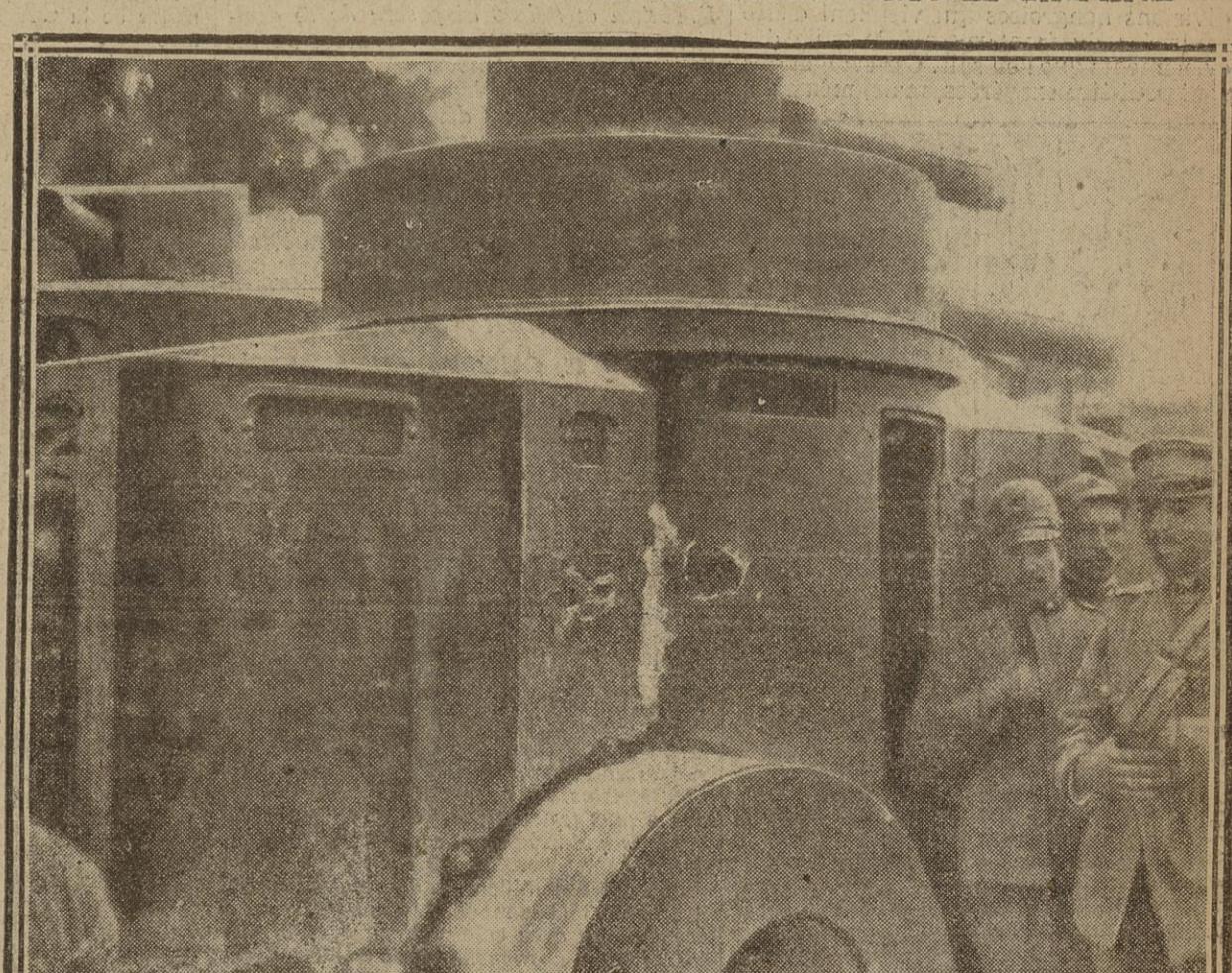


TRANCHEE DE COUVERTURE ENTRE LE TAGLIAMENTO ET LA PIAVE



BATTERIE D'AUTOS-CANONS PROTÉGÉANT LA RETRAITE

A différentes reprises, pendant la retraite de l'Isonzo à la Piave, les communiqués italiens eurent l'occasion de signaler l'héroïque attitude des arrières-gardes chargées de contenir la poussée ennemie. Composées en grande partie d'autos-canons et d'autos-mitrailleuses,



AUTO-MITRAILLEUSE ATTEINTE PAR DES PROJECTILES ENNEMIS

ces unités firent preuve d'un bel esprit d'abnégation. Elles permirent, dans bien des cas, le bon fonctionnement du vaste mouvement stratégique exécuté sans désordre jusqu'aux lignes de résistance que les plus furieux assauts des troupes ennemis n'ont pu ébranler.

HINDENBURG ET LUDENDORF se seraient laissé interviewer par un journaliste viennois

DÉCLARATIONS DE LUDENDORF :

- 1^o « Un armistice général serait bien difficile. »
- 2^o « L'Alsace-Lorraine est et doit rester allemande. »
- 3^o « Le haut commandement allemand renonce à provoquer des effets généraux par la guerre sous-marine. »

BALE, 3 décembre. — Un correspondant berlinois de la *Neue Freie Presse* assure avoir interviewé Ludendorf au grand quartier général.

Les déclarations qu'il a recueillies traduisent, comme de coutume, le désir d'impressionner l'opinion et de remonter le moral des puissances centrales. Toutefois, sur plusieurs points, perçoit un certain sentiment de déception et d'inquiétude.

Sur la question russe, Ludendorf déclare qu'il ne considère pas la démarche des bol-



HINDENBURG LUDENDORF

cheviks comme une offre de paix, et qu'il faut d'abord avoir la certitude que le gouvernement sera assez fort pour imposer, à l'extérieur comme à l'intérieur, ses négociations avec les empires centraux.

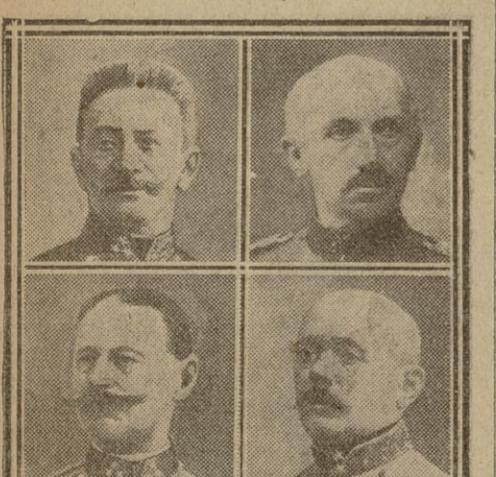
On peut, il est vrai, dit-il, conclure dès maintenant un armistice avec les Russes. Mais un armistice général serait bien difficile : il imposerait aux sous-marins une inactivité qui serait à l'avantage de l'Entente, tandis que les empires centraux ne pourraient rien imposer. Il faudrait donc que l'armistice fût de courte durée pour ne pas influer défavorablement sur la situation militaire des Allemands.

Hindenburg, présent à l'entretien, déclare que, sans attendre de grandes actions militaires de l'armée russe, il fallait prévoir le danger qu'un homme à poigne quelconque,

UNE PUISSANTE OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE EN PRÉPARATION SUR LE FRONT ITALIEN

50 divisions ennemis, commandées par le maréchal von Hoetzendorf et les généraux von Below, von Krobatin et Boroevic, entreraient en ligne.

En Italie, les actions d'artillerie redoublent d'intensité, et d'importants rassemblements de troupes ennemis sont signalés dans la zone montagneuse, entre la Piave et la Brenta, ainsi que sur le plateau d'Asiago. D'après des déclarations de prisonniers, une offensive très puissante serait en préparation. Le maréchal Conrad von Hoetzendorf, les généraux von Below, von Krobatin et Boroevic disposeront pour cette opération d'une soixantaine de divisions, dont vingt divisions hongroises qui viennent d'être ramenées du front russe à la suite des événements que l'on sait. Ces évaluations sont peut-être exagérées, mais, même si l'



En haut : CONRAD VON HOETZENDORF ET VON BELOW
En bas : VON KROBATHIN ET BOROEVIC

en faut rabattre, l'indication ne mérite pas moins d'être retenue.

La situation militaire et diplomatique semble imposer à l'ennemi de prendre l'offensive. En sera-t-il capable ? Nous le saurons sous peu. Mais ce qui est certain, c'est qu'il n'aura pas cette fois l'avantage de la surprise. De notre côté, nous n'en aurons pas l'excuse.

Jean VILLARS.

L'ennemi disposerait de 60 divisions

ROME, 2 décembre. — Le correspondant de guerre de l'*Ideas Nazionale* télégraphie à son journal :

Depuis deux jours le feu de l'artillerie ennemie augmente d'intensité sur le front de l'Asiago à la mer. Il est particu-

DÉCLARATIONS DE HINDENBURG :

- 1^o « Il faut prévoir en Russie le danger d'une poigne. »
- 2^o « Il faut nous attendre parfois à des revers locaux. »
- 3^o « Les Américains annoncent des milliers d'aéroplanes, j'espère que le recrutement des pilotes sera difficile. »

le grand duc Nicolas ou tout autre, prit le pouvoir et tira de l'armée de nouveaux effets.

Au sujet des divers échecs éprouvés par les Allemands sur le front occidental, Hindenburg déclara qu'il fallait s'attendre, de temps en temps, à des revers locaux :

C'est seulement ainsi qu'on peut montrer ailleurs de grandes offensives.

Au point de vue de l'Alsace-Lorraine, Ludendorf insista sur le fait qu'il n'y a pas de question d'Alsace-Lorraine pour l'Allemagne :

— *L'Alsace-Lorraine est et doit rester allemande.*

Hindenburg raila le conseil supérieur de guerre des Alliés et ce qu'il appelle la réclame faite autour de l'Amérique.

Il faut noter la raison imprévue et un peu puérile qu'il donne de l'impossibilité où se trouvent les Américains de transporter leurs troupes en France :

— C'est, dit-il, qu'une telle expédition laisserait l'Amérique sans défense, dans le cas où le Japon voudrait régler ses vieux comptes avec les Etats-Unis.

La construction de milliers d'aéroplanes américains annoncée parmi d'autres le préoccupait ; il admis qu'on pourra les construire ; il espère que le recrutement des pilotes sera difficile, et qu'enfin, si on parvient à les recruter, les Allemands sauront résister.

Les déclarations de Ludendorf au sujet de la guerre sous-marine sont dignes d'attention. Contrairement à ce que tous les journaux germaniques, et von Tirpitz lui-même, ont déclaré au début de cette année, Ludendorf proteste qu'il ne s'agissait pas d'affamer l'Angleterre en quelques mois.

— Il fallait seulement, dit-il, l'incliner vers la paix. Le haut commandement allemand renonce à provoquer des effets généraux par la guerre sous-marine, mais il espère provoquer des effets particuliers (?)

Au sujet des opérations en Italie, Ludendorf se déclara incapable de dire rien sur leur but final. Il célebra, toutefois, les résultats déjà acquis, tout en faisant observer qu'une offensive doit, tôt ou tard, marquer certains arrêts ou s'arrêter définitivement.

Enfin, Hindenburg termina l'entretien en disant :

— Si nous faisons preuve encore quelque temps de vigueur et de patience, nous terminerons heureusement la guerre. (Havas.)

Le discours du colonel House

Avant de lever la séance, le colonel House, représentant du président Wilson, a prononcé le discours suivant :

— M. Clemenceau, président du Conseil de la République française, a déclaré, en souhaitant la bienvenue aux divers délégués à cette Conférence, que nous nous réunissions pour travailler. Ses paroles étaient prophétiques : nos réunions ont été caractérisées par une coordination et une unité de vues qui promettent les meilleurs résultats pour l'avenir. C'est ma conviction profonde que, par des efforts unifiés et concentrés, nous pourrons atteindre le but que nous nous sommes fixé.

Je désire profiter de la séance de clôture pour adresser, au nom de mes collègues, mes remerciements aux personnalités du gouvernement français, et, par elles, à la nation française, pour la chaleureuse réception qui nous a été réservée et les égards qui nous ont été manifestés.

— Nous restons sur l'impression qu'en venant en France nous avons rendu visite à des amis.

— L'Amérique adresse son salut à la France, à ses fils héroïques, et lui exprime la fierté qu'elles ressent de combattre aux côtés d'une alliée aussi brave. (Havas.)

Le discours de M. Clemenceau

M. Clemenceau, président du Conseil, ministre de la Guerre, a répondu en ces termes :

— Puisqu'il est de mon devoir de prononcer la clôture de cette Conférence, permettez-moi d'ajouter quelques paroles à celles que vous venez d'entendre. J'étais venu ici avec l'intention formelle de garder le silence, afin de vous laisser sous l'impression des belles paroles que vient de prononcer mon ami l'éminent colonel House, qui représente si dignement le noble peuple américain.

— En l'écouter, je n'ai pu me défendre de penser que, s'il y a une leçon à tirer des amitiés historiques qui réunissent aujourd'hui dans un glorieux passé les nations française et américaine, il n'y a pas un moindre enseignement dans l'abandon totale des vieilles inimitiés.

— Dans le passé, nous avons été amis de l'Amérique et ennemis de l'Angleterre. Français et Anglais ont lutté bravement et loyalement les uns contre les autres, aussi bien sur terre que sur mer. Les deux peuples aujourd'hui sont tout à l'action de solidarité, d'amitié. Il n'y a plus ici de grandes et de petites nations. Tous les peuples sont grands qui luttent pour le même idéal de justice et de liberté, et sauront l'obtenir à force de sacrifices bienfaisants et généreux.

— Si j'en crois les journaux, une lourde voix se serait fait entendre de l'autre côté des frontières pour railler cette Conférence. Il n'y a pas ici matière à railler. Nous enemis, qui ne voient rien au delà de la force brutale, ne peuvent nous comprendre.

— Nous sommes tous au combat sous les ordres de la conscience humaine. Nous voulons la même réalisation du droit, de la justice et de la liberté. Et nous sommes rassemblés pour faire que le droit, toujours promis, devienne réalité.

— Même si, de l'autre côté du Rhin, on ne veut pas comprendre, le monde attend notre victoire. Il l'aura. Tous les peuples ici représentés s'entraident pour le succès de la plus grande cause. Nous travaillons pour conquérir par la force le droit à la paix.

EXCELSIOR

AU QUAI D'ORSAY LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS A TERMINÉ SES TRAVAUX HIER APRÈS-MIDI

Le colonel House et M. Clemenceau réitèrent en termes brevifs, mais vigoureux, la volonté de guerre des Alliés.

La conférence des Alliés, comme l'avait annoncé *Excelsior*, a été surtout une conférence d'organisation. Ce sont les questions militaires, maritimes, économiques et financières qui ont occupé les séances des diverses commissions techniques. Les résultats atteints permettent de compter sur une mise en valeur intégrale et rationnelle des immenses ressources de toute sorte dont disposent les Alliés. La coordination de l'action navale, pour ne parler que d'elle, a, par exemple, reçu une sanction définitive. La résidence le haut intérêt et la fécondité des travaux de cette réunion plénière.

Au point de vue politique, il faut attendre, croyons-nous, des conversations qui ont eu lieu à Paris, entre les chefs de gouvernement, certaines communications portant sur des points particuliers de la situation européenne. Les problèmes balkaniques et orientaux n'auront pas manqué d'être examinés en premier lieu.

Mais c'est seulement au point de vue général que se sont placées le colonel House et M. Clemenceau, qui ont pris la parole à la clôture des séances. Le délégué du président Wilson a prononcé un discours chaleureux pour la France et empreint de la résolution et de l'énergie avec lesquelles les Etats-Unis sont déterminés à poursuivre la guerre.

Quant au chef du gouvernement français, il a souligné l'union intime de tous les alliés représentés à la Conférence et, par une formule où se reconnaît son esprit ferme et réaliste, il a défini le but de la guerre : « Conquérir par la force le droit à la paix. » C'est le contraire de la conception des maximalistes, qui cherchent la paix par une capitulation devant l'Allemagne. Sagement d'ailleurs, la Conférence s'est abstenu de toute déclaration collective relative à la Russie. La nation russe elle-même réglera, comme il lui conviendra, son compte avec Lenine et Trotsky ; elle sait bien que ni les sentiments ni les idées des Alliés n'ont changé à son égard. — J. B.

— C'est seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

— Il faut seulement, dit-il, l'incliner vers la paix.

BEL-GAZOU ET LE CINÉMA

— Qu'est-ce qu'on va voir, après les soldats, dis?

— La Fille de la Forêt.

— C'est un fil américain?

— Je crois... Ça t'intéresse, Bel-Gazou?

— Oui. J'aime les fils américains.

— Pourquoi?

— Pasque quand le monsieur i s'asseoit dans le panier d'œufs, le monde rit. Pourquoi tu n'as pas ri, toi, quand je m'ai assise comme lui dans le panier d'œufs, à la cuise, et puis quand j'ai ouvert le robinet de la baignoire comme lui?

— Chut! pas si haut!

— ... Est-ce qu'on verra des enfants?

— Je ne sais pas, peut-être.

— J'aime bien quand y a des enfants. Pasque quand ils vont par-dessus le mur, dans le poulailier du monsieur qu'est à côté de la maison, et puis qu'ils font battre les poules ensemble, et puis qu'ils les attachent dans des serviettes et qu'ils les emportent, le monde rit. Pourquoi tu n'as pas ri, toi, quand j'ai pris la poule noire et puis que j'ai...

— Chut donc! on n'entend que toi.

— Moi et pis la musique. Tu me liras ce qu'il y a d'écrit sur le tableau noir, pas? Pasque, je sais très bien lire, mais y a des fois des lettres plus grandes que j'ai les yeux, alors elles n'entrent pas.

— Assez, Bel-Gazou, on commence.

— Oui... Ah! c'est joli, cette petite maison en arbres en travers!

— C'est la maison du trappeur.

— Le trappeur, c'est un monsieur qui trappe des oiseaux?

— On ne dit pas trapper, on dit attraper.

— Alors le ciné s'est trompé, c'est la maison de l'attrapeur?

— Mais non... tais-toi. Regarde le beau petit bâton dans son berceau.

— Qu'est-ce qu'on lui fait? Elle le lève, sa maman?

— Non, elle l'emporte.

— Où? elle l'emporte?

— Très loin, avec le monsieur, tu vois, qui l'attendent dans la voiture.

— C'est son mari, le monsieur?

— Non, voyons; son mari, c'est celui qui a la grande barbe, le trappeur.

— Alors, elle va s'en aller avec l'attrapeur?

— Non, elle s'en va avec l'autre monsieur dans la voiture.

— Pourquoi?

— Parce que... Dieu, que tu es fatigante!

— Attends, attends... Elle va pas s'en aller avec le monsieur de la voiture, pasque l'attrapeur il lui reprend son petit bébé.

Elle va revenir avec son petit bébé... Non... elle la laisse... Pourquoi?

— Parce que... elle dit qu'elle veut vivre sa vie.

— Virsavie, ça veut dire laisser son petit bébé?

— Non... ouf... à peu près... Regarde le trappeur, comme il a l'air fâché!

— Qu'est-ce qu'il lui dit, à la dame?

— Il lui dit qu'elle se conduit comme... Non, il lui dit... qu'on ne promène pas les enfants à cette heure-là... Alors... elle va se promener toute seule.

— Avec un monsieur.

— Chut! on ne dit pas ces choses-là.

— Ce n'est pas un monsieur?

— Si... Tu parles trop, je t'assure, tu m'étonnes. Regarde le pauvre trappeur.

— Il est pauvre?

— Non, il est malheureux. Tu vois, il pleure. Il est tout seul.

— Tout seul avec le petit bébé que sa maman l'virsa!... C'est fini, l'histoire?

— Non, ce n'est que la première partie. Tu vois, on recommence.

— Ah! oui, voilà la jolie maison. Qu'est-ce que c'est, cette dame?

— Ce n'est pas une dame, c'est une petite fille. C'est le petit bâton de tout à l'heure qui a grandi. Voilà son papa, le trappeur.

— Il a grandi?

— Non, voyons, pas lui!

— Ça ne grandit pas, un trappeur?

— Pas plus que les autres grandes personnes, Bel-Gazou... Oh! si tu pouvais te taire une minute!!!

(Silence. Péripheries sur l'écran. Bel-Gazou explosant :)

— Ça y est! Ça y est! il va venir!

— Qui va venir?

— Le panier d'œufs! La petite fille a commencé de casser les assiettes et les boulettes et les chaises... Tiens! aie donc! On va appporter le panier d'œufs! (Elle applaudit.)

— Mais veux-tu te taire! Ce n'est pas un film pour rire! La petite fille casse tout...

— Pourquoi?

— Pour expliquer qu'elle est sauvage, qu'elle ne veut pas vivre autrement que sauvage, et qu'elle n'ira pas, comme sa maman, dans la grande ville, qu'elle reste fille de trappeur...

— Alors, on va la fouetter?

— Oh! non... Les méchantes gens ont voulu l'emmener dans la grande ville, mais elle s'est échappée, tu comprends? Alors elle leur montre comme elle est forte et sauvage; elle leur dit: « Je vous défie de me prendre, je suis la fille du trappeur! Regardez comme je brise ces chaises, ces assiettes, ces bâtons, tout! Voyez comment se comporte une fille de trappeur!

— Et on ne va pas la fouetter?

— Au contraire!

(Long silence de Bel-Gazou.)

— Bel-Gazou, tu dors?... Tu t'ennuies?

— Non, je pense.

— A quoi penses-tu?

— ... Est-ce que c'est difficile de devenir trappeur?

— Pourquoi? Tu veux être trappeur?

— Non... (Rêveusement.) Je demandais ça... pour papa...

NOUVELLES BRÈVES

La fourragère. — La fourragère a été conférée par le général en chef au 52^e régiment d'infanterie coloniale.

M. Orlando à la Faculté de droit. — M. Orlando a été nommé à la Faculté de droit. A cette occasion, le président du Conseil italien a prononcé un éloquent discours.

L'affaire Cavallini. — On annonce de Rome que la police italienne a procédé à de nouvelles arrestations dans l'affaire Cavallini. Divers documents ont été saisis, dont des télogrammes importants.

Un enlèvement à Versailles. — A l'orphelinat du Val-Fleuri, à Versailles, une orpheline âgée de 12 ans a été enlevée par sa tante, M. Schuitz.

COLETTE.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINFRANÇAIS ET ANGLAIS
SUR LE FRONT ITALIEN

Ils sont entrés en ligne à côté de l'armée du général Diaz.

Le Petit Parisien reçoit la dépêche suivante :
Rome, 3 décembre. — On est d'avis, dans les meilleurs militaires italiens, que la fermeture de la frontière suisse-allemande est due simplement à de nouveaux transports de troupes qui vont se substituer sur la Brenza et la Piave aux divisions déclimées par les sanglantes et vaines attaques de l'état-major ennemi.

Maintenant que les Austro-Allemands ont eu le temps d'amener leur grosse artillerie, les critiques militaires jugent probables de nouvelles et fortes actions contre les deux ailes, mais le commandement italien veille et lui aussi a pu disposer ses renforts sur tout le front.

En outre, écrit le Messaggero, les Français et les Anglais entrent aujourd'hui en ligne. Les valeureux soldats des puissances alliées prennent place à côté de leurs camarades d'Italie. C'est pourquoi nous pouvons attendre demain, de leur noble concours, les résultats les plus brillants.

Les ministres italiens
ont quitté Paris

Les ministres italiens ayant participé à la Conférence interalliée sont partis hier soir pour Rome. Leur départ a été précédé d'un entretien avec les membres de l'ambassade, M. Franklin-Bouillon et des officiers italiens.

Nous avons pu joindre, sur le quai de la gare, MM. Orlando, Nitti et le général Dall'Olio, qui tous trois nous ont exprimé leur vive satisfaction de l'heureuse issue des travaux de la Conférence.

Le ministre de l'Aviation M. Chiesa, et M. Crespi, commissaire des approvisionnements, partiront ce soir.

Quant au général Cadorna, il prolongera son séjour en France.

LA JOURNÉE JUDICIAIRE

Le capitaine Bouchardon a interrogé à nouveau, hier matin, de 9 heures à 11 h. 1/2, l'inculpé Bolo sur l'ensemble des faits relevant à sa charge.

Pendant ce temps, le lieutenant Jousself recueillait un témoignage assez inattendu, celui d'une dame Vr. Iod, ancienne marchande de chaussures à Buenos-Aires, à laquelle Bolo est redébâlé d'une paire de chaussures de 33 francs. En guise de paiement, celui-ci avait abandonné, sous prétexte de réparation, une énorme botte qu'il oublia de venir reprendre, et pour cause.

Les Alliés retrouvent alors la Russie patriote, en laquelle ils avaient mis une grande partie de leur espoir.

Mais qu'ils n'viennent pas à elle avec des airs de défaite et des paroles sévères.

Pour l'aider à reprendre son existence normale qu'ils lui tendent une main de fer, c'est leur droit, mais ganté de velours.

M. Maurice Ajam, député de la Sarthe, ancien sous-secrétaire d'Etat à la Marine marchande, est venu déposer, hier après-midi, devant le capitaine rapporteur.

En 1911, au cours des événements qui se déroulèrent en Champagne, M. Maurice Ajam connut Bolo, qu'il présente peu après à M. Joseph Caillaux.

M. Drioux, juge d'instruction, a continué, hier après midi, l'interrogatoire de Guillaume Desouches.

L'inculpé s'est expliqué sur les fracturations auxquelles donna lieu l'achat du *Journal*. M. Pachot, commissaire aux délations, a perquisitionné, hier, chez M. Raffalovitch, compromis dans l'affaire Lenoir. A la suite de cette perquisition, M. Raffalovitch a été l'objet d'un arrêté d'expulsion.

L'affaire du « Bonnet Rouge »

M. Marcel Héraud, défenseur de l'inculpé Pochère, vient ensuite faire connaître au capitaine Bouchardon quelles étaient les relations de Bolo à Biarritz.

Le projet adopté comprend dix articles. Il détermine la procédure à suivre pour juger le président de la République ou les ministres mis en accusation par la Chambre des députés, pour crimes commis dans l'exercice de leurs fonctions. En voici la substance :

Le procureur général près la Haute Cour est désigné chaque année, dans la première quinzaine de janvier, par la Cour de cassation, toutes chambres réunies, parmi les magistrats inamovibles qui la composent.

La Cour de cassation désigne, toujours parmi ces derniers, deux avocats généraux chargés d'assister et, au besoin, de suppléer le procureur général.

Les audiences sont publiques. Mais la Haute Cour peut prononcer le huis clos.

Après lecture du réquisitoire, la Haute

"IL NE FAUT PAS ACCUSER DE TRAHISON
LA NATION RUSSE!"

Tel est le sens des déclarations que nous fit hier un officier supérieur russe attaché au G. Q. G. français.

Il nous a été donné d'assister, hier, à l'un de ces drames intimes que font naître dans les consciences les terribles éventualités de la guerre. Un officier supérieur de l'armée russe, ayant combattu depuis le premier jour de la mobilisation, glorieusement blessé, actuellement détaché auprès du G. Q. G. français, nous a confié combien les heures tragiques que vit son pays étaient cruelles pour lui.

— Ne croyez pas, nous dit-il, à une trahison de la Russie. La Russie n'est pas une ingrate.

— D'ailleurs, quelque profonde que soit ma douleur, je me reprends à espérer, depuis que parviennent en faveur de la Russie par le président Wilson. Je veux penser qu'elles seront religieusement écoutées par tous les Etats alliés.

La Bulgarie accepte d'entrer
en négociations

BALI, 3 décembre. — On mandate de Sofia, le 2 décembre :

Le Sobranie a repris ses séances. M. Radostov a annoncé que la Bulgarie a répondre immédiatement aux propositions de Lénine, chef du gouvernement de la République russe, qu'il était prêt à entrer en négociations. Cette parole a été saluée de vives acclamations.

Les Austro-Allemands accepteront
difficilement les conditions de Lénine

LONDRES, 3 décembre. — On ne sait pas encore les résultats des délibérations qui ont eu lieu hier à Brest-Litovsk, entre les commissaires du conseil du peuple et les représentants de l'Autriche et de l'Allemagne.

Trotsky a reçu du comte Czernin, ministre des Affaires étrangères d'Autriche, une réponse officielle acceptant son offre, et exprimant l'intention du gouvernement autrichien de prendre part aux négociations de paix. Le comte Czernin est le premier homme d'Etat qui ait ainsi reconnu, au nom de son souverain, le conseil des bolcheviks comme le gouvernement de la Russie.

Trotsky a répondu par une note déclarant, pour la première fois depuis l'ouverture des négociations, que ces négociations de paix sont basées sur le principe : ni annexions ni indemnités et le droit des nations de disposer d'elles-mêmes.

On ne peut guère se figurer, dit M. Harold William, correspondant du *Daily Chronicle*, que les Austro-Allemands accepteront ces termes pareils. Il est probable que les négociations seront très compliquées, mais le résultat le plus net sera d'achever la démoralisation de l'armée russe.

Le grand-duc Nicolas aurait rejoint l'armée du Caucase

ROME, 3 décembre. — Selon une information suisse à l'Agencia Libre, le grand-duc Nicolas serait en fuite.

Le bruit court qu'il se mettrait à la tête de l'armée du Caucase.

LA PROCÉDURE DE LA HAUTE COUR

La commission sénatoriale a arrêté les dispositions qui seront soumises à la ratification de la Haute Assemblée.

La commission sénatoriale chargée de l'examen des diverses propositions ayant pour objet l'établissement d'une procédure pour le fonctionnement de la Haute-Cour a adopté, hier, un ensemble de dispositions présentées par M. Etienne Flandin, qui constitueront le texte que M. Pérès, rapporteur, souffrira devant le Sénat.

Le projet adopté comprend dix articles. Il détermine la procédure à suivre pour juger le président de la Ré

LES COURS

— De Londres, on annonce que l'état de santé de S. A. R. le prince Albert est de plus en plus satisfaisant.

CERCLES

— Demain mercredi, au Lyceum Club, 8, rue de Penthièvre, M. Guerlin, critique d'art, fera une conférence patriotique sur "les Frontières de l'art français".

INFORMATIONS

— Le capitaine Hon. S. G. Harmsworth, des "Irish Guards", fils de lord Rothermere, ministre de l'Aéronautique britannique, vient d'être grièvement blessé pour la troisième fois.

— La médaille d'honneur des épidémies, en argent, a été attribuée à :

Duchesse de Choiseul, née Claire Coudert, hôpital complémentaire 12, à Fougères; marquise de Chambrun, née Nichols, infirmière-major, hôpital auxiliaire 9, à Marvejols; Mlle d'Urbal (Anne-Marie-Henriette), infirmière-major S. B. M., ambulance 9/15; baronne du Bourget, hôpital complémentaire 4, à Chambéry; Mlle Morel de Teincey (Léonie-Suzanne), hôpital temporaire, lycée Buffon, à Paris; Mme de Lagantinerie, née Vitalis, hôpital du Grand Palais; marquise de Rochede.

CITATIONS

— Parmi les dernières citations, nous relevons les suivantes :

Maréchal des logis Marcos Pinto de Araujo, des spahis marocains :

— Agent de liaison, pendant les combats des 8, 9, 10 et 11 septembre 1917, avec une infatigable énergie, a porté de jour et de nuit, le plus souvent sous les feux violents, les ordres du commandant."

NAISSANCES

Mme René Bocquillon, née de Bonnefoy des Aulnais, femme du capitaine au 24^e chasseurs à pied, a mis au monde un fils : Robert.

MARIAGES

— En la chapelle de la Vierge de l'église Saint-Sulpice, a été béniti, hier, par S. Em. le cardinal Amette, le mariage de M. Victor Bucaille, vice-président de l'Association catholique de la Jeunesse française, ancien chef du secrétariat particulier du baron Denys Cochin, avec Mme Marie-Rose O'Reilly, fille du commandant d'infanterie glorieusement tombé au champ d'honneur, et de Mme O'Reilly, née Gautier.

Les témoins du marié étaient : le baron Denys Cochin, de l'Académie française, et M. Albert Germain, capitaine au 6^e chasseurs, de retour d'une captivité de trois ans en Allemagne, son oncle ; ceux de la mariée : MM. Farrell O'Reilly, président de chambre à la Cour d'appel de Rouen, et Georges Gautier, capitaine au 7^e chasseurs, décoré de la croix de guerre, ses oncles.

— Le baron François de Flahac, capitaine au 1^{er} cuirassiers, chevalier de la Légion d'honneur, fils du baron de Flahac, décédé, et de la baronne, née Renault, est fiancé à Mme Paule Chappé d'Auterche, fille du baron François Chappé d'Auterche et de la baronne, née Flury-Héard.

DEUILS

— Nous apprenons la mort : Du lieutenant aviateur Claude Célerier, chevalier de la Légion d'honneur, plusieurs fois cité, chef de la célèbre escadrille des "Eperviers". Parti simple soldat dans l'infanterie au début de la guerre, il avait rapidement conquis le galon de sous-lieutenant. Grièvement blessé et déclaré inapte à son armes, il était passé dans l'aviation. Spécialisé dans le bombardement de jour et de nuit, le lieutenant Célerier se distingua sur la Somme, en Lorraine, en Champagne, à Verdun et surtout au cours d'expéditions retentissantes sur l'Allemagne ;

— Du capitaine adjudant-major Néusis, commandant le 5^e bataillon du 3^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre avec palme, tombé au champ d'honneur ;

— Du marquis de Valanglart, décédé subitement à Amiens, âgé de soixante-treize ans.

BIENFAISANCE

— La Croix-Rouge australienne a expédié, par l'entremise des Croix-Rouges françaises et anglaises, un cadeau de Noël à chacun des soldats de l'armée australienne au front. Elle s'est engagée, à l'heure, à subvenir aux frais de l'entretien des soldats australiens blessés et soignés dans les hôpitaux du front allié.

— La vente de charité au profit de l'Œuvre nouvelle des crèches parisiennes aura lieu après-demain jeudi et le vendredi 7 décembre dans les salons de la mairie du deuxième arrondissement, rue de la Banque.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures. Prix spécial consentis à nos abonnés.

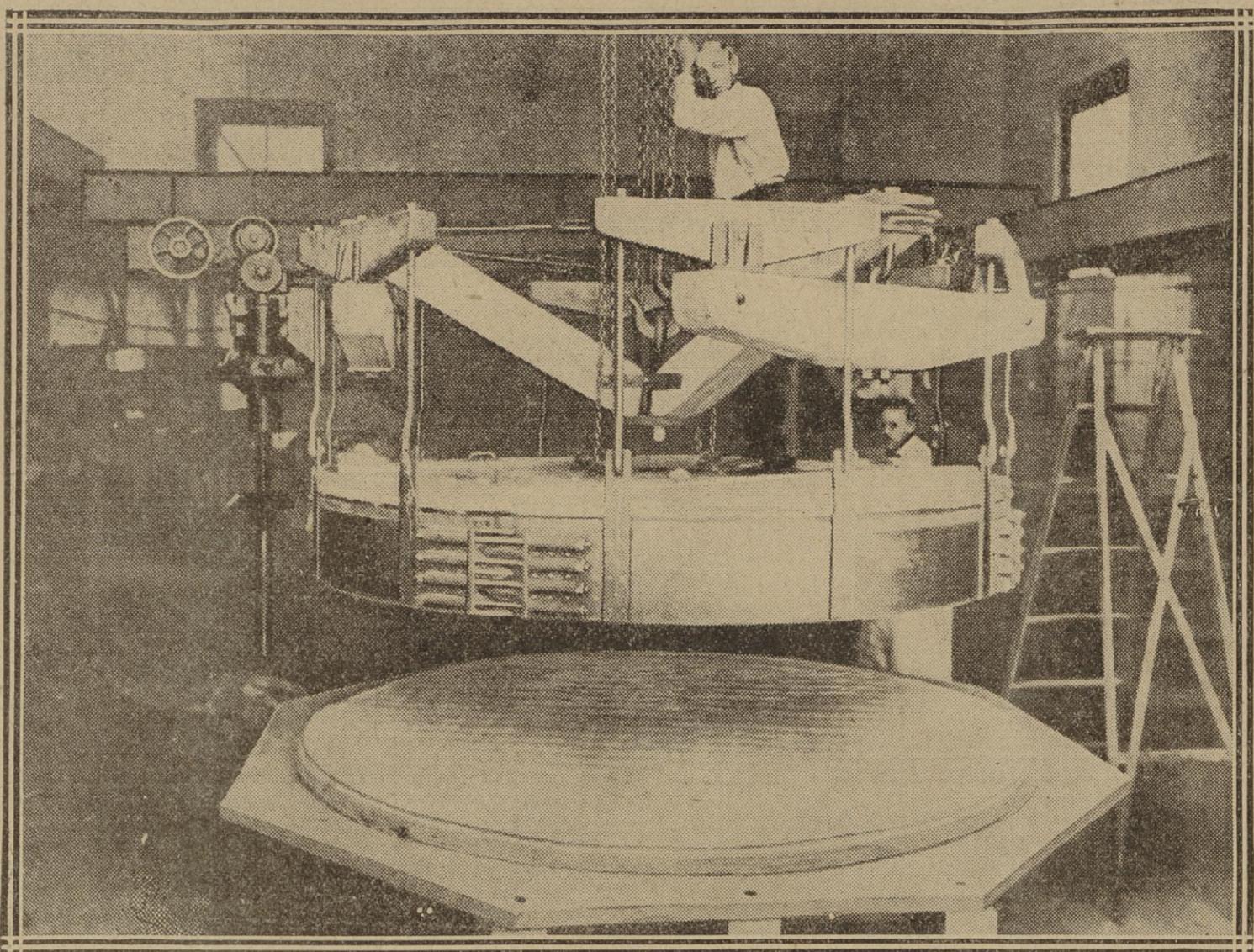
OFFICIERS MINISTERIELS

3 MAISONS LAUDÉ-BERNARD, 84, Cee 385^e à Paris; 1^{er} R. R. B. 20.350. M. à px 150.000 fr.; 2^o BD ST-MICHEL, 107 Cont. 150.000 R. br. 9.300 fr.; 7. Cont. 230.000 Rev. br. 5.000 L. M. A. px 50.000 fr. A ad. s. 1.ench. Ch. not. Paris, 18 déc. 1917. S. ad. M. William Bazin, not. 8, r. de Courte, dépench. et M. Angot, not. à Rennes.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT
LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.
LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.
LE MORRHUOL est souvenu pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

LE MORRHUOL est souvenu pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.
LE MORRHUOL est souvenu pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.
LE MORRHUOL est souvenu pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

PARIS TOUTES LES PHARMACIES

EXCELSIOR
LE PLUS GROS MIROIR ASTRONOMIQUE DU MONDE

DIAMÈTRE : 2^m 57; ÉPAISSEUR : 323^m/m; POIDS : 4 TONNES; PRIX : 225.000 FRANCS

Nous avons publié hier une série de détails concernant le gigantesque télescope qui vient d'être installé en Californie, au Mont Wilson. Le miroir que l'on voit ici a été fondu, rappelons-le, en France, à la

manufacture de Saint-Gobain. Il fut hissé jusqu'à l'observatoire du Mont Wilson sur un truck spécialement construit, comprenant des centaines de ressorts destinés à supprimer la moindre secousse.

BLOCS-NOTES

Les enfants, les écoliers et lycéens de France ne connaissent guère jusqu'ici, de notre 3^e Emprunt national, que ce leur en ont conté les journaux et les affiches... Ce que disent les journaux à ce sujet est peu propre à passionner des imaginations enfantines ; ce que disent les affiches est un peu plus amusant, parce qu'il y a l'image... Mais qu'est-ce que peut expliquer une image ? Assurément pas grand' chose, surtout quand il s'agit d'une aussi formidable affaire qu'un emprunt de quelques millions...

C'est pourquoi j'ai fort approuvé l'idée d'un économiste éminent, M. Raphaël-Georges Lévy, membre de l'Institut, qui est venu, hier après-midi, faire aux élèves du lycée Louis-le-Grand, dans leur salle des Fêtes de la rue Saint-Jacques, une conférence sur « le 3^e Emprunt de la Défense nationale ».

On dit qu' « il n'y a, en affaires, de petits bénéfices » ; de même pourra-t-on dire qu'il n'y a pas de petite propagande ; j'entends par là qu'il n'en est aucune qui bien faite, ne puisse servir à quelque chose.

Il est nécessaire que les parents comprennent pourquoi leurs économies ne sauront être, en ce moment, mieux placées qu'aux mains de l'Etat ; mais il n'est pas sans intérêt non plus que les enfants sachent au juste en quoi consiste cette grande opération-là. C'est pourquoi je souhaiterais que, dans tous les lycées de France, dans les collèges, dans les grandes écoles, fut imitée l'initiative de M. Raphaël-Georges Lévy.

C'est, je crois, M. Thiers qui a, un jour, défini l'économie politique « une littérature ennuyeuse ». Quelle erreur ! L'économie politique peut être une littérature fort amusante, si le maître chargé de l'enseigner (je reconnais que ce n'est pas commode !) y sait mettre de la bonne humeur, de la clarté, de l'esprit. Y a-t-il rien de plus galement intéressant que certains chapitres de Frédéric Bastiat ? J'ai connu des jeunes filles qui amusaient passionnément cette « littérature ennuyeuse ». A plus forte raison serait-il nécessaire qu'en propagant le goût parmi les jeunes gens : que, dès le lycée, un garçon de moyenne intelligence suive qui signifie un billet de banque, une douane, une opération de change, un emprunt d'Etat, et commence de s'intéresser à tout ce prodigieux mécanisme dont notre vie sociale est faite. L'actualité nous fournit tous les jours la matière de cet enseignement-là. Profitons-en, de grâce ! Eclairons ces jeunes esprits, et ce soit sans pédantisme et sans tristesse. Instruisons nos fils à la française, sans les faire faillir ! Cela est possible. Je ne prétends pas que l'Allemagne y réussisse jamais ; mais on y réussira chez nous, quand on voudra !

SONIA.

Un académicien grincheux — il y en a — qui ne dîne pas en ville, qui ne va pas dans le monde, qui professe en somme une belle et bonne misanthropie, fait ce calcul :

— Il y a dix fauteuils vacants à l'Académie ; à trois candidats par fauteuil, cela me fait trente visites à recevoir ; à cinq minutes par visite, c'est cent-cinquante minutes, soit deux heures et demie qu'il va falloir consacrer à écouter des flatteries et à faire des politesses ; et si je veux me faire une idée du mérite des divers candidats, ils vont tous m'envoyer leurs œuvres complètes, et ce sera une véritable bibliothèque que je me faudra lire...

— Heureusement, ajoute-t-il, après réflexion, la plupart n'ont rien écrit. Le suplice sera diminué d'autant...

... Le Pirée pour un homme

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque cinquante ans, des militaires intellectuels. Les sciences ou les arts, l'histoire ou la géographie n'avaient point de secret pour eux. Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.

Ils n'auraient jamais pris le Pirée pour un homme, ni même M. Gladstone pour une province !

Les révolutionnaires actuels en sont là,

Tourgueniev nous peignit, il y a quelque

cinquante ans, des militaires intellectuels.

Les sciences ou les arts, l'histoire ou la

géographie n'avaient point de secret pour eux.